COMPTE RENDU

DU VOYAGE DE LYON A AIRE SUR LA LYS VIA PARIS

POUR LE MARIAGE

DE LOUIS MAILLARD ET AGNES DELBENDE

SEPTEMBRE 1948

SUIVI DE

LA VISITE DE PARIS

PAR LA FAMILLE MAILLARD

RETRANSCRIPTION DES NOTES PRISES PAR

MARGUERITE ET JACQUES MAILLARD (ET COMPAGNIE)

LAURENT BONNET – JUILLET 2021

Note d'introduction

Il s'agit d'un modeste cahier dont les pages ont été écrites à deux mains par Marguerite et Jacques MAILLARD, narrant dans le détail le fameux voyage de la famille MAILLARD de Lyon aux plaines du Nord de la France, pour assister au mariage du fils aîné, Louis et d'Agnès DELBENDE, au cours d'une semaine épique de septembre 1948.

Comme indiqué dans la page de titre, ce texte était destiné avant tout à *leur très chère tante* ; il ne peut s'agir que de Tante Marguerite, sœur de leur mère Marie Louise, puisque l'autre tante, Dayenne, était présente. J'ignore si le document que nous avons retrouvé dans les affaires de notre mère Marguerite est l'original ou une copie.

J'ai retranscrit (presque) fidèlement ces notes en corrigeant ou adaptant certains mots ou certaines phrases, pour une meilleure facilité de lecture.

Soyons indulgent, Marguerite, lorsqu'elle écrit ce texte a 16 ans, son frère Jacques en a 19.

Ce document a la seule valeur de témoignage, il est forcément subjectif -certaines appréciations sont tranchées-, mais il fourmille de détails pittoresques, certains un peu naïfs ou désuets à nos yeux contemporains, c'est normal, il a plus de 70 ans.

Il doit s'agir du premier voyage à Paris pour les deux auteurs, on comprend alors leur enthousiasme à une époque où il n'y avait ni télévision, ni internet.

Nous sommes encore dans l'après-guerre, les restrictions sont toujours présentes et parcourir la France en train est encore une expédition.

J'ai cru intéressant de sauver cette mémoire d'un oubli certain.

Pour celles et ceux qui ne maîtrisent pas totalement l'histoire familiale, j'ai rajouté quelques notes explicatives en bas des pages.

Laurent BONNET

LES PERSONNES CITEES DANS CET OUVRAGE – FAMILLES MAILLARD PERRET

La famille MAILLARD en 1948 :

Le groupe de 7 qui partent de Lyon :

- Pierre MAILLARD, le père – 50 ans
- Marie-Louise MAILLARD, née PERRET, la mère – 48 ans
- Juliette MAILLARD, la fille aînée – 21 ans
- Jacques MAILLARD, fils – 19 ans
- Marguerite MAILLARD, fille cadette – 16 ans
- Philippe MAILLARD, fils – 11 ans
- Pierre MAILLARD, dit « Pépé », fils – 8 ans

Les Parisiens :

- Louis MAILLARD, fils aîné, le marié – 24 ans
- Jean MAILLARD, fils – 23 ans

Autres membres de la famille côté MAILLARD cités dans cet ouvrage :

- Dayenne, Marie MAILLARD, tante, sœur de Pierre, épouse GUEREMY – 53 ans
- Emile GUEREMY, époux de Dayenne
- Jean Baptiste PERRET, oncle, frère de Marie Louise
- Marie Madeleine CHARIGNON, tante, épouse de Jean Baptiste PERRET
- Claude PERRET, cousine, fille de Jean Baptiste et Marie Madeleine – 17 ans
- Claude GENG, cousin des PERRET
- Anne-Marie GENG, née ROUXEL, femme de Claude

A notre très chère tante *septembre 1948*

COMPTE RENDU

DE

LA NOCE

DELBENDE - MAILLARD

PAR

Melle MARGUERITE MAILLARD ET COMPAGNIE

VICTIMES DE LEURS OBÉISSANCES

Résumé

Synoptique et sympathique ; analytique et synthétique ; humoristique et caractéristique ; épique et pathétique ; politique et hermétique.

Le tout parfaitement nordique.

En 13 chapitres

Chapitre 1ER

Un lever en gaîté

Jeudi 23 septembre, 6 h du matin

Dring Dring ! De tous côtés résonnent les réveils, Juliette se précipite sur sa pantoufle et la lance avec violence sur le malheureux réveil qui n'en peut mais. Couvertures, draps, chemises, tout va valser au fond de la chambre, tant la joie est immense.

Enfin, tout le monde bien pommadé, bien bichonné, peigné au petit fer (expression favorite de Claude Perret), va se restaurer d'un café au lait. Puis on rassemble valises, ballots, sans oublier cartons à chapeaux, sacs à provisions pour le casse-croûte, complets des hommes, toilettes des dames empaquetées dans des papiers, etc., etc.

Tout à coup, la sonnerie retentit en deux coups. Tous se regardent surpris. On ne sait pas qui c'est. Mais tranquillisez vous, ce n'est que le chauffeur de l'auto qui doit nous conduire à Perrache. On entasse donc ballots et gones, tout dans la voiture. Papa, Juliette et moi tassés dans le fond -si bien que pour sortir, il fallut nous tirer-, Maman et le chauffeur à l'avant, Jacques et Philippe sur les strapontins et Pépé installé sur leurs genoux comme un saucisson.

Doucement, bien doucement (parce que Marguerite était dedans), le déménagement se déplaça, se roula, se traîna jusqu'à la gare.

Il fallut bien un quart d'heure pour décoincer gens et ballots. Pépé eut les pieds (*agacins* en style très lyonnais), tout endoloris, pour la bonne raison qu'on lui avait mis malencontreusement une grosse valise sur les orteils.

Enfin tout alla pour le mieux.

Chapitre 2

Un départ mouvementé

Jeudi 23 septembre, 7 h du matin

Les billets, vite les billets. Papa fouille ses poches et, entre deux billets de dix francs, découvre les billets du train. Chacun ramasse deux, trois paquets (il faut mentionner qu'il y en avait 9 et 4 personnes sans compter les femmes et les enfants) (1) et on s'engouffre sur le quai. Le train n'est pas en gare vue notre « avance fort avancée » . Puis dans un vacarme épouvantable (c'est toujours les gares), de valises renversées, de gens qui courent, de pieds écrasés , d'appels retentissants, de trains qui démarrent ou qui sifflent et hauts parleurs beuglants, nous découvrons notre compartiment (réservé).

---

(1) Cette phrase n'est pas très claire…

Mais… mais… voici le hic et comme dirait je ne sais quel homme illustre, « c'est là que les Athéniens s'atteignirent". :

Nous n'étions que 7 et un compartiment contient 8 personnes. Et il y avait une place retenue pour un quidam inconnu. Et tout de suite l'individu fût baptisé de noms divers et charmants : l'homme invisible ou bien Monsieur Loué ou le numéro 24 (du numéro de la place).

8h05 sonnant, le train démarre toujours doucement parce qu'il y avait Marguerite dedans (1).

Chacun se cassa comme il put. Jusqu'à Saint Germain au Mont D'Or, personne, point de Monsieur Loué, ni d'homme invisible. Mais à Villefranche, un homme monte, pas invisible mais vieux avec un air rébarbatif qui lit le Figaro. On s'en accommodera comme on put, faute d'homme invisible, on prit un quidam visible.

Chapitre 3 – en 3 épisodes

En route vers la lumière

1er épisode : Phénomène de mimétisme

Le petit train roule sagement entre ses deux rails emportant les voyageurs vers un but divers. Déjà des vignes apparaissent ; nous venons de quitter le département du Rhône ; nous saluons Belleville et son bureau des Postes (2). Voici Mâcon, Maman sort un gros morceau de pain et une grosse tranche de jambon, et nous mangeons. Notre voisin, Monsieur Loué fait de même et sort un sandwich au beurre. Voyez vous comment ce phénomène est drôle !

Voici la gare de Chalon et notre homme descend. Entre nous, sans être méchants, nous faisons « ouf ! on respire, ouf ça va mieux, et ouf on se dit qu'on est bien sans lui » (comme le dit cette petite chanson moderne très sympathique). (3)

Mais… encore mais… Quelqu'un devrait lui succéder ! Mais attendons la fin, tout n'est pas fini.

2ème épisode : A travers la campagne verdoyante.

Comme toujours, il y a des vieilles vaches qui mangent de la bourrache en regardant passer mélancoliquement le petit train. Nous brûlons les gares à toute vitesse. Et déjà, apparaissent les vignobles de la Bourgogne.

Parfois nous apercevons dans le lointain un tout petit village perdu loin, loin dans les arbres, ou bien quelque fois reparait la petite Saône qui scintille au soleil.

---

(1) Il s'agit d'une blague familiale laissant croire que Marguerite était grosse, ce qui était faux
(2) Allusion au lieu où Marie Louise PERRET, leur mère, travaillait en 1919
(3) Chanson de Georges GUETARY – Et ouf, on respire.

De petits tunnels se succèdent fréquemment.

Quelques fois le train semble se perdre entre deux grandes haies de peupliers. Le plus ennuyeux ce sont les gares où il faut attendre plus de cinq minutes parfois.

3ème épisode : Les distractions de nos voyageurs

Papa fume sa pipe en lisant de temps en temps. Philippe regarde par la portière. Juliette et Pépé sont sortis dans le corridor pour prendre le frais. Maman rêve. Jacques compte le nombre de gares que l'on passe et moi je raconte sur le papier ce grand voyage.

Le départ se fait en gaîté, les chants se succèdent, un véritable pot-pourri… mais quelqu'un troubla la fête ! Ce fût un monsieur à lunettes d'écaille qui s'imposa et nous mit la valise sur la tête, nous marcha sur les pieds et s'assit sur nos genoux (légende).

Il fallut le supporter avec patience.

Chapitre 4

Dijon

Jeudi 23 septembre, midi

Voici la Bourgogne et ses vins, son accent sympathique et Dijon, sa capitale. La gare a été bien amochée, il faut faire une gymnastique formidable pour parvenir au buffet. Juliette et moi sommes envoyées chercher une bouteille de limonade. A Perrache, on passe sous un passage souterrain mais à Dijon, au contraire, on passe par-dessus les voies, très amusant ! Il nous faut, toutes deux, se frayer un passage entre les voyageurs chargés de malles et de toutes sortes de bagages allant dans les deux sens. Nous sommes serrées, compressées, portées par le flot de la foule hurlante dans un accent bourguignon des mots incohérents. C'est ainsi que traînées, entre un gros monsieur bedonnant remorquant une malle aussi grosse que lui et une dame de forte envergure, nous atteignons le buffet où les gens installés à des tables mastiquent à grand bruit de mandibules. Nous arrivons à nous faire servir une bouteille de limonade et tâchons de regagner notre wagon (pour tous renseignements, nous étions dans le wagon n° 2, compartiment 3).

Enfin nous arrivons sans incident jusqu'au compartiment, sauf qu'une bouteille ne suffit pas et qu'il nous faut en chercher une seconde.

Puis on mangea. Menu : saucisson, œuf dur, pommes de terre, viande, chaussons aux pommes et pour finir, pommes de Saint Germain (1).

---

(1) Saint Germain de l'Isle d'Abeau (Isère), maison de vacances de la famille

Le voyage s'effectua sans incidents notables, sauf que Philippe en mangeant une pomme attrapa une poussière dans l'œil mais il n'y eut point de suite. Beaucoup de gens montèrent à Dijon et il fallut se gendarmer pour empêcher le flot d'envahir le compartiment sous prétexte qu'il y avait encore de la place sous les banquettes.

Puis le petit train roula, roula si bien qu'il arriva à…

Chapitre 5

Bonjour Paris

Jeudi 23 septembre 6 h du soir

Cinq lettres, Paris, ce mot nous fait pétiller les yeux et bondir les cœurs. Tout le monde se précipite à la portière écrasant le pauvre monsieur qui, furieux, se lève et s'en va. Mais c'est Paris et, se ruant vers les valises et les sacs, nous nous faufilons dans les couloirs où sans mentir une grosse personne n'aurait pas pu passer. Il fallut au moins un quart d'heure pour descendre du train.

La gare de Lyon : c'est un bruyinamis de trains, de gens traînant des malles immenses. Les enfants et les petites femmes étaient quasi aplaties par la foule pressée et pressante. Enfin dehors, nous trouvons Jean qui nous fait de grands gestes et nous dit que demain il n'y aura plus de métro, ni de cars, ni d'autobus, ni de taxis, c'est affreux. Jean nous a retenu des chambres à l'hôtel, boulevard de Denain, vers la gare du Nord, parce que c'est plus près pour repartir le lendemain à Aire sur la Lys.

Nous sommes allés souper chez Dayenne qui nous reçut à grand renfort de petits gâteaux et de fruits. C'était l'oncle Émile qui a fait le souper. Les Gueremy avaient dévalisé tous les magasins en vins et bonnes choses tellement que Pépé déjà bien éméché passa tout net sous la table (ce n'est pas une légende). Il fallut le ressortir à grande peine car on n'était pas au large.

Puis après avoir bien bu et bien mangé, nous rejoignîmes notre hôtel. Nous avions trois chambres, on entassa Jacques, Philippe et Pépé dans le même lit. Papa et Maman couchèrent dans la deuxième chambre au premier étage. Nous les filles, nous allâmes percher au second. C'étaient de très belles chambres, avec rideaux, grands lits bien rembourrés et des tapis par terre. Nous avons très bien dormi.

Chapitre 6

On atteint la fin du voyage

Vendredi 24 septembre, 7 h du matin

Le lendemain matin, mal réveillés, nous partons pour prendre le train. Papa part devant pour retenir un compartiment, puis après avoir bu une espèce de café, si toutefois c'était du café et pris nos places dans le train, Jean arrive.

« Les voyageurs pour Aire sur la Lys, en voiture s'il vous plait ! »

Le train roule, d'abord vite, nous apercevons Montmartre dans le lointain. Puis il s'arrête peut-être bien cinq fois : quelle lenteur, ce train, on a le temps de jouer aux billes pendant les arrêts.

Le train passa les gares d'Acier, Longueau, Arras. Arrivés là, nous sautons dans le train pour Berguette Isbergues (un nom très nordique et qui est très joli). Tout le long c'est le même paysage, monotone, plat, entrecoupé de quelques terriers (ce sont les déchets de charbon), vraies pyramides très pointues et qui changent un peu des champs de betteraves. Les villages sont tous pareils, petites maisons bâties sur le même modèle : ce sont les cités ouvrières en briques rouges avec la petite église également en briques rouges. Tout cela un peu souillé par la suie.

Et voici Arras, et voici Berguette, et voici Aire. A Berguette, nous redescendons pour la deuxième fois et sautons dans le train pour Aire sur la Lys. Enfin, nous atteignons le bout, ça commençait à faire. Nous trouvons facilement de la place, rien qu'un petit vieux qui somnole doucement.

Bientôt le train arrive : Aire sur la Lys. Et ouf on respire, et ouf, ça va mieux (comme le dit toujours la chanson),

Là, Louis et Agnès nous attendent. Nous échangeons les bonjours d'usage et regagnons la petite maison.

La maison se trouve derrière l'église qui a toute une partie détruite. Un grand jardin fait suite et contient les arbres les plus divers : un figuier, un marronnier, un yuka (?), des poiriers, en quantité industrielle, des abricotiers et une treille. Le jardin est très gentil et change avec la monotonie des pays du Nord.

Madame Delbende est là qui attend tout son monde entourée de ses enfants Geneviève, la seconde sœur d'Agnès, et Pierre et Luc, les garçons plus grands que Papa. Ça se sont des hommes !

Il est 1h et demi (de l'après-midi) et nous avons grand faim, aussi nous passons à table. Il y a déjà une parente d'Agnès arrivée là plus tôt à cause de la grève : c'est Madame la Marquise De Beauvoir cousine de Madame Delbende, appelée Tante Françoise.

Nous mangeons d'une façon modérée et nous goûtons pour la première fois de ces gâteaux exemplaires dont Geneviève est l'auteur. C'est épatant (je ne dis que cela).

Puis bien rassasiés, nous passons au jardin pour faire salon et causer un petit moment.

Chapitre 7

Ça devient sérieux

Vendredi 24 septembre, 5 h de l'après-midi

Voici l'heure décisive où Agnès va prononcer le « oui » qui pour toujours la liera à son Louis.

On se dirige vers la mairie où il y a déjà eu deux mariages avant nous. Le maire nous reçoit avec un aimable sourire (il faut mentionner que le grand-père d'Agnès avait été maire avant). Les dames s'assoient d'un côté et les messieurs de l'autre, malheureusement il n'y a pas assez chaises pour tout

le monde. On est 14, c'est une foule pour Aire sur la Lys et comme dans la chanson, le sort tomba sur le plus jeune qui était Pépé. Il dût s'asseoir sur un canapé plus loin. Agnès et Louis s'installent au milieu et le maire lit avec une rapidité étonnante les articles du Code se rapportant au mariage. De plus, il fait un discours du mieux préparé.

Derrière nous le beau-frère Pépé prend un air détaché de quelqu'un d'absent.

Il faut mentionner que nous avons bien ri car c'était drôle.

Puis nous regagnons la maison où Maman et les gosses prennent les valises et, accompagnés de Pierre et Luc Delbende, vont reconnaître les maisons qui doivent loger Philippe et Pépé, plus la famille Gueremy, car la maison Delbende n'est pas assez grande pour loger tout le monde. Dans celle-ci, ceux qui font partie du cortège vont y dormir, c'est-à-dire :

Maman et Papa qui s'installent au premier étage ; au deuxième, Juliette et Marguerite, à côté Louis et les bonnes ; au-dessous Melle Anne Marie Verny, amie intime d'Agnès qui habite Paris.

Jean et Jacques, fils de Pierre Maillard coucheront dans la maison d'un docteur ami des Delbende, non loin de la maison. L'oncle Jean Perret, tante Marie Madeleine et Claude coucheront également dans la maison d'un autre docteur (à remarquer que les docteurs sont très nombreux à Aire).

En attendant nos invités qui devaient arriver le soir à 7 heures à cause de la grève qui les bloquèrent pendant deux heures au milieu de la nature, nous allons, Papa, Pépé, Philippe et moi visiter un peu Aire. Nous apercevons la Lys et son canal, l'église, le beffroi qui sonne un petit air connu tous les quarts d'heure, comme *Il pleut bergère*, au quart, et *Mourir pour la Patrie* à moins le quart. C'est très joli et tellement sympathique. A 7 heures, nous allons chercher nos invités à la gare, c'est-à-dire :

- L'Oncle Jean Perret, sa femme et Claude, sa fille
- Monsieur Wartel frère de Madame Delbende, dit l'Oncle Jean et tuteur d'Agnès (c'est un colonel), habitant Orléans.
- Mademoiselle Anne Marie Verny, amie intime d'Agnès habitant Paris.

Tout ceux-ci vinrent par le même train sans se connaître, très drôle. Plus tard, par le car suivant :

- Monsieur et Madame Gueremy, sœur de Pierre Maillard.

Claude et Anne Marie GENG ne vinrent pas parce qu'ils étaient trop occupés par leur travail.

Tous les invités étant présents, nous mangeons et nous avons bien ri car Madame Delbende permit que chacun se mette où il voulait. Il y avait trois tables séparées : la jeunesse composée de Pierre Delbende, Juliette, Marguerite, Jacques, Philippe et Pépé Maillard, plus Claude Perret prirent la table du fond. La deuxième table fût occupée par la famille Maillard, c'est-à-dire Monsieur et Madame Maillard, Monsieur et Madame Gueremy, Monsieur et Madame Perret et Jean Maillard.

La troisième table fût occupée par la famille Delbende, c'est-à-dire Monsieur le Colonel, Madame De Beauvoir, Luc, Geneviève Delbende, Louis et Agnès, et Madame Delbende.

La table des jeunes (la nôtre) fût la plus animée car Claude la bavarde jacassait tant et plus. Il arriva à un moment que toute notre table prît le fou rire et malheureusement le silence dans la pièce se fit : consternation, nous ne savions où nous mettre car tout le monde nous regardait. C'était marrant, même plus, mourant.

Enfin le souper se termina tranquillement dans la gaîté populaire et chacun rejoignit son lit.

Chapitre 8

Un beau jour

Samedi 25 septembre, 7 h

1er épisode – Je présente

Le temps est superbe, pas un nuage, aucune ombre pour obscurcir la joie ; un soleil éclatant et une douce brise ! Les oiseaux chantent l'amour, les cloches résonnent fortement et Louis ronfle doucement. Ces dames s'habillent (en tenue de ville) car il faut aller chez le coiffeur. Puis l'heure s'avance et nous nous habillons. La mariée et ses demoiselles sont dans une même pièce mise à leur disposition pour repasser leurs toilettes. Nous avons une couturière qui nous aide à nous habiller. Puis tout le monde étant prêt, nous partons en auto.

Je décris les toilettes du cortège :

- Madame Delbende : splendide dans sa robe noire à traine et corselet en dentelle. Elle a un air de marquise avec ses cheveux blancs et sa bouche dédaigneuse. Elle porte un très grand chapeau de paille noire.
- Monsieur Wartel : simplement mis en veston et pantalon à rayures grises.
- Monsieur Maillard : en habit très chic, cérémonieux et qui est très bien à tous les points.
- Madame Maillard : la plus belle de toutes à l'avis unanime avec un grand chapeau avec deux petits oiseaux, robe de satin noir avec collerette blanche, grande traîne qu'elle relève du bout des doigts. Enfin, une très chic maman.
- Mademoiselle Geneviève Delbende : corselet découpé en pointe avec manches, plumes négligemment posées de côté comme un oiseau.
- Mademoiselle Michelle Debress, amie d'Agnès : décolté bateau, très mignonne avec ses plumes en diadème.
- Mademoiselle Juliette Maillard : petit capulet avec nœud noir et des plumes se dressant bien droit en l'air.
- Mademoiselle Marguerite Maillard : châle Marie Antoinette avec plume légèrement penchée.

Les demoiselles d'honneur ont de très grands gants jusqu'aux coudes.

- Pépé Maillard : culotte de velours et grimpe blanche

Maintenant les mariés :

- Agnès : très jolie dans sa grande robe blanche simple mais belle, son voile splendide avec la dentelle qu'avait sa grand-mère pour son mariage. Une très jolie mariée.
- Louis : très joli dans son habit queue de pie si beau et si heureux.

2ème épisode : la messe

Les autos vinrent nous chercher devant la porte : d'abord les parents et beaux-parents, puis les demoiselles d'honneur au nombre de quatre, puis la mariée avec Pépé.

11 heures

Les autos se mettent en branle jusqu'à la chapelle Saint Jacques. Tout Aire est massée pour voir l'héritière Delbende et sa famille. Les invités ont déjà pris place, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Puis le Suisse ouvrant la marche s'avance. Voici le cortège :

Louis et Maman

M. Wartel et Agnès

Papa et Madame Delbende

Pépé portant le missel d'Agnès

Marguerite et Michelle Debress

Geneviève et Juliette

Nous prenons place, Louis et Agnès au milieu du chœur, Philippe et Pépé à gauche, Maman et Madame Delbende derrière, Monsieur Delbende et Papa à droite en face. Dans la nef, à gauche, les demoiselles d'honneur, à droite les jeunes gens, Jacques, Luc, Jean, Pierre, derrière la famille, au fond les invités.

Le prêtre, qui n'est autre que Pierre Wartel, oncle d'Agnès, dit la messe et bénit le mariage.

Le chantre entonne le *Veni Creator*. Puis la messe commence. L'oncle Pierre fait un sermon très bien tourné rappelant les jeunes années d'Agnès et les succès de Louis. Puis chacun vint faire une offrande, ce qui consiste à donner une somme d'argent et à regarder les mariés, remplaçant les congratulations à la sacristie.

D'abord les parents, puis les demoiselles d'honneur, les invités et la foule défilent ainsi. Puis les demoiselles d'honneur font la quête deux fois, ce qui fait en tout, avec la quête pour les pauvres, quatre quêtes ; terrible et ruinant.

Puis c'est la communion, d'abord les mariés, puis les parents, les demoiselles d'honneur et les invités. La messe se termine dans les chants et la prière et le cortège sort de l'église.

Luc et Pierre Delbende tirent des photos car dans le Nord, les photographes ne se dérangent pas. Tous remontèrent dans leurs autos et s'en allèrent.

3ème épisode : un repas pantagruélique

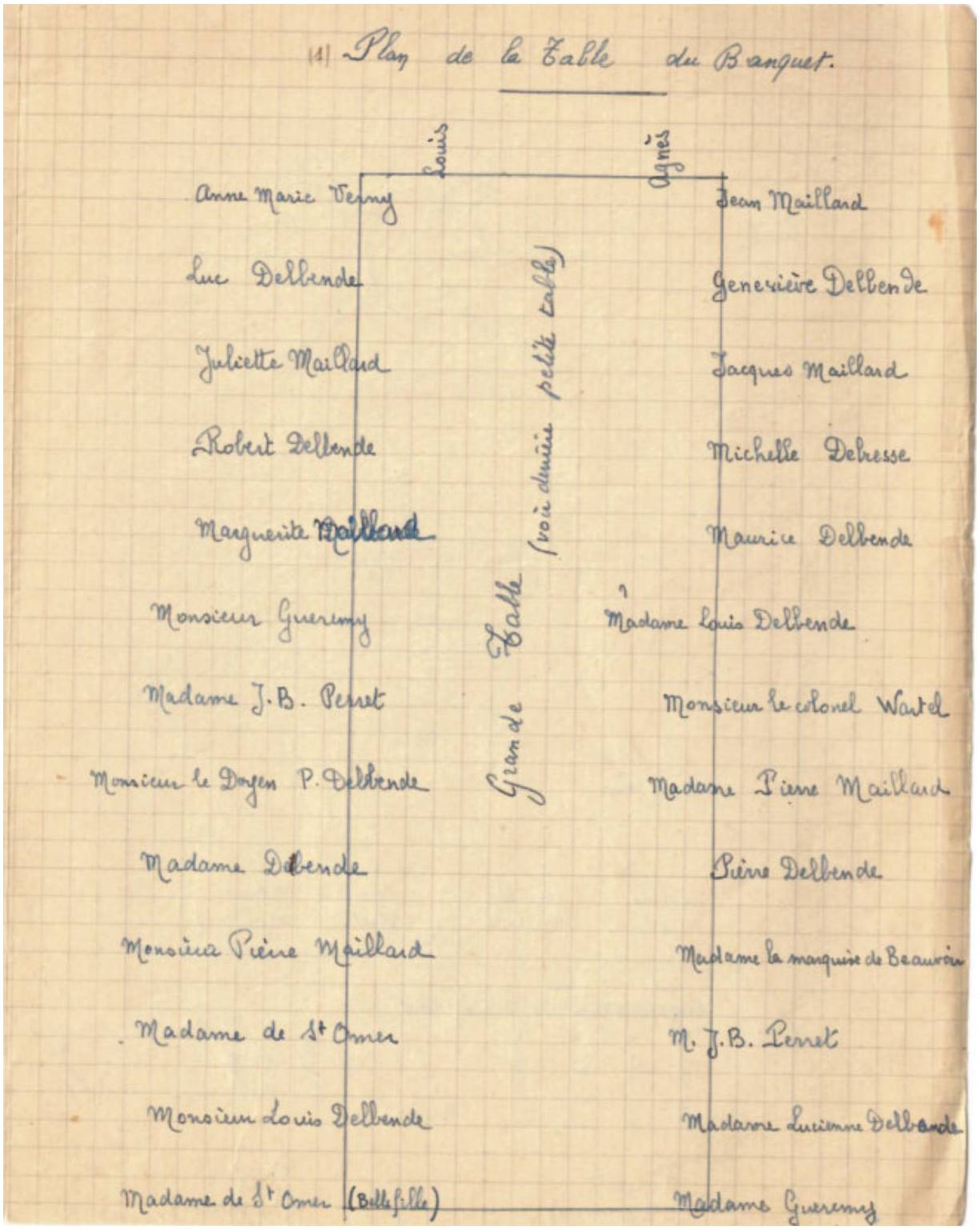
12h30

Tout Aire vint à la maison selon la coutume du pays pour féliciter les mariés et boire à leur santé. Cela dure une heure.

Puis on passe dehors pour tirer des photos, un nombre incalculable qui fait gémir Agnès qui en a assez, surtout qu'elle est éblouie par la blancheur de son voile. Toute la journée les télégrammes et les cartes de visites ne cessèrent d'arriver.

14h30

Après avoir dit les grâces, chacun prit sa place (voir le plan de table ci-dessous)


(1) Plan de la Table du Banquet.
Louis
Agnès
Anne Marie Verny
Luc Delbende
Juliette Mailland
Robert Delbende
Marguerite Mailland
Monsieur Gueremy
Madame J.B. Perret
Monsieur le Doyen P. Delbende
Madame Delbende
Monsieur Pierre Mailland
Madame de St Omer
Monsieur Louis Delbende
Madame de St Omer (Bellefille)
Grande Table (voir dernière petite table)
Jean Mailland
Geneviève Delbende
Jacques Mailland
Michelle Delresse
Maurice Delbende
Madame Louis Delbende
Monsieur le colonel Wartel
Madame Pierre Mailland
Pierre Delbende
Madame la marquise de Beaurein
M. J.B. Perret
Madame Lucienne Delbende
Madame Gueremy

Nous mangeons pour ne pas changer une bonne assiettée de soupe qui est très bonne mais qui surprend ceux qui n'y sont pas habitués. Puis on sert maintes viandes avec de la sauce épatante dont chacun s'en relâcha les babines. Selon la coutume du pays, on ne mangea, ou du moins presque pas, de légumes. Puis vient le fromage avec du beurre, de la salade et le dessert. Oh, ce dessert, Jacques en rêve encore de ces gâteaux qui vous coulent dans l'âme et ont un petit goût de revenez y. Il y en a à la crème, au chocolat, avec de la crème cuite, d'autres à la confiture, des choux à la crème, des gâteaux en forme de paniers d'osier, des croquettes et des gâteaux secs, sans compter la glace épatante et les fruits. A part les vins, c'est copieux et c'est bon. Nous avons un maître d'hôtel épatant, tout ce qu'il y a de plus chic, qui nous sert le vin en nous susurrant à l'oreille leur nom et leur date, sans oublier de tendre le bras derrière le dos pour garder son équilibre. Il dit par exemple : *Sauternes 1923 ?*

Nous mangeons bien mais rions peu car Juliette et moi sommes à côté d'un jeune homme complètement abruti qui ne pense qu'à son ventre. Il ne nous a pas dit un mot, un goujat, un rustre, un bonnet de nuit, une cruche, un idiot et un crétin, quoi !!! (1)

Le menu :

Consommé Aurore

Ris de veau à la créole

Filet de bœuf à la bordelaise – haricots verts

Galantine de lièvre

Glace

Gâteaux - fruits

4ème épisode : liste des invités qui participèrent au dîner

Agnès Delbende et Louis Maillard

Geneviève, sœur d'Agnès – Jean Maillard

Pierre et Luc, frères d'Agnes – Juliette et Marguerite Maillard

Maurice Delbende, cousin d'Agnes – Jacques, Philippe et Pepe Maillard

Michelle Debress, amie intime d'Agnes, habitant Berguette

Anne Marie Verny, amie intime d'Agnes, habitant Paris

Robert Delbende, cousin germain d'Agnes, fils de Louis Delbende

Madame veuve Luce Delbende, belle-sœur de Madame Delbende

Monsieur et Madame Louis Delbende, frère de Monsieur Delbende

Oncle Pierre Wartel, curé et frère de Madame Delbende

---

(1) En voilà un habillé pour l'hiver ; heureusement on ne sait pas de qui il s'agit

Madame de Beauvoir, cousine de Madame Delbende

Monsieur Wartel, frère de Madame Delbende, colonel

Mesdames de Saint Omer et sa belle fille, cousines de Madame Delbende (on ne connait pas leurs noms, aussi les appelle t'on du lieu où elles habitent).

Monsieur et Madame Couhé, fille de Madame Lucienne Delbende et sœur de Maurice Delbende

Plus la famille Maillard, les Perret et les Gueremy.

Nous étions 34.

Chapitre 9

On s'amuse

Le repas se termine dans la gaîté. Tout d'abord Pierre Delbende prend la parole et parle très bien. Jean Maillard lui répond en improvisant, et pour compléter, l'oncle Jean fait un petit discours qui est très émouvant. Madame Delbende pleure. L'oncle Jean, lui-même, est très ému, c'est magnifique.

Après avoir bien bu et bien mangé, nous passons au jardin où le maître d'hôtel nous sert le café et les liqueurs. On est au frais et on reste ainsi causer avec les uns et les aux autres jusqu'à la nuit. Puis Agnès et Louis ouvrent le bal dans le grand salon, puis s'absentent pour partir en voyage. Ils bouclent les valises et à l'anglaise, ils quittent les lieux en auto. Avant de prendre le train, ils font un arrêt au cimetière sur la tombe de Monsieur Delbende pour déposer la gerbe de fleurs d'Agnes.

Puis la fête reprend, un phono mis en boucle invite les jeunes à danser et alors ce ne sont que valses, tangos, foxtrot, etc. Des jeunes gens, amis des Delbende, viennent en surplus et il y a pas mal de couples. Les parents s'écartent sagement le long du mur et regardent en causant ou en mangeant. Beaucoup même dorment vu l'heure avancée (11 h). Il y a un buffet bien accueilli par les jeunes et les vieux. Pépé s'en paya et se fit servir grenadine, vin blanc, petits gâteaux, crèmes, etc.

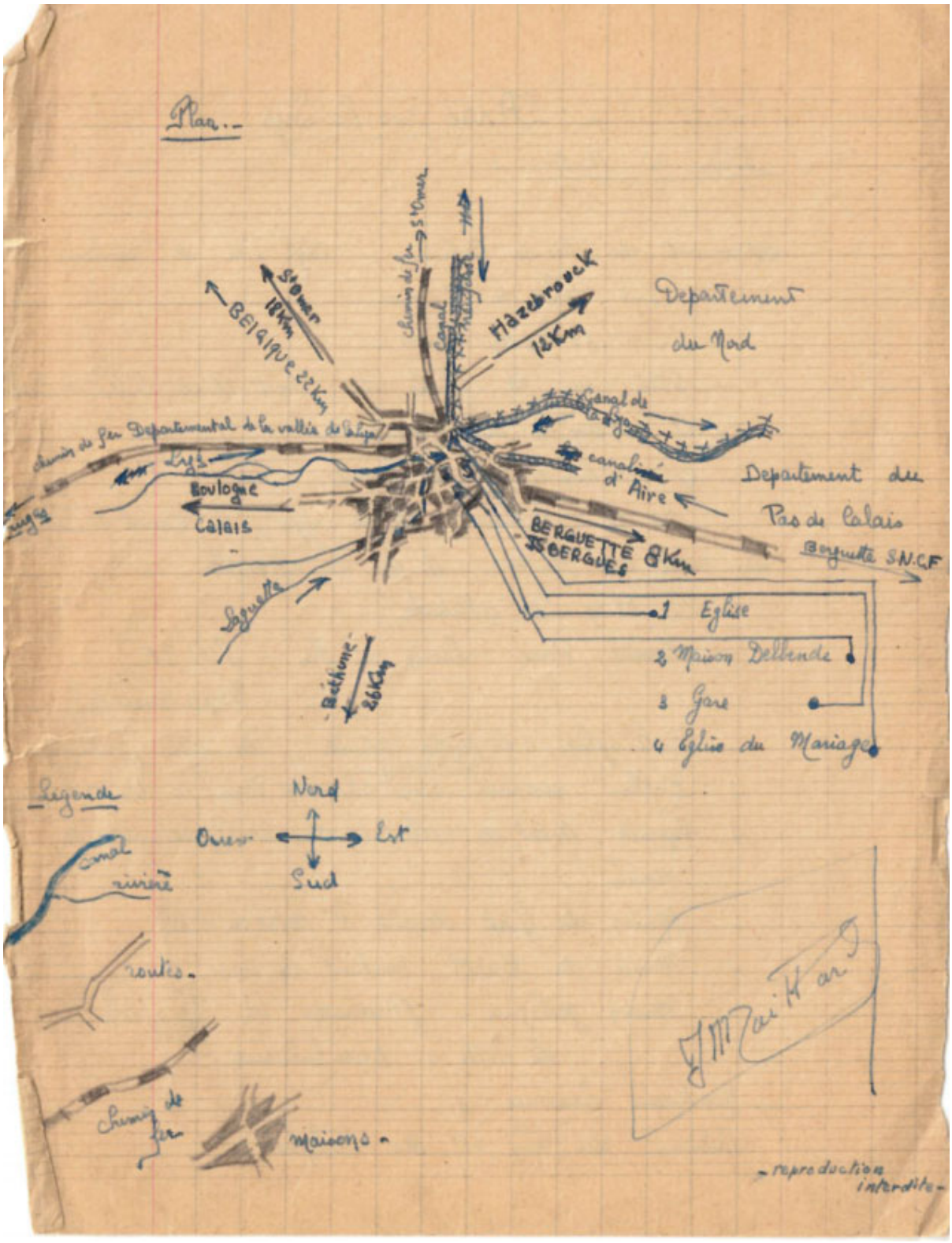
De 8h à minuit on danse, on rit, on mange et on boit. La société se compose de grands jeunes gens, plus grands que Papa, si bien que chaque fois qu'ils passent sous le lustre, ils manquent l'accrocher. Que c'est drôle !

Lorsque l'on danse avec eux, notre tête atteint à peine leur poitrine. Il y a aussi un lieutenant de marine qui s'incline majestueusement devant les jeunes filles pour les inviter à danser. Mais il y a aussi des petits, notamment un qui ne sait pas danser mais qui tout de suite prend le coup de foudre pour Claudette (1). Il l'invite quatre fois à danser mais celle-ci refuse toujours. Il vient s'asseoir à côté d'elle, c'est affreux et scandaleux. On l'appela le petit moustachu à lunettes.

Tout le monde dansa bien, même Tante Marie Madeleine, l'oncle Emile, Madame Delbende et Madame Lucienne Delbende.

Puis minuit sonne et tout le monde part se coucher.

(1) Il s'agit de la cousine Claude PERRET



Plan d'Aire sur la Lys par Jacques Maillard

PARIS

Par Jacques Maillard et compagnie

Chapitre 10

Une fuite en vitesse

Dimanche 26 septembre 9 h

A moitié endormis, se trainant comme elle peut, la famille Maillard se roule jusqu'à la chapelle d'Aire pour y entendre la messe. Là, on retrouve les Delbende venus pour la même cause.

Puis ayant bien prié le Seigneur, nous regagnons la maison où le déjeuner nous attend, servi dans des bols ébréchés. Il faut mentionner que Philippe fût malade pendant la nuit, ne digérant pas son dîner. Dayenne qui couchait dans la même maison dût prendre Philippe et Pépé dans son lit.

Notre train est à 1h30 de l'après-midi et à 1h et quart nous n'avons pas fini de manger, les taxis nous attendant. Nous faisons vite, sautons sur nos valises, nous nous entassons dans les voitures et, hop ! direction la gare de Berguette. Ouf, il était temps, nous arrivons en même temps que le train, juste le temps de le prendre.

Ouf, ça va mieux, et ouf on respire (comme dit la chanson).

Aucun fait notable ne se produit jusqu'à Paris.

Chapitre 11

Paris, Gare du Nord, terminus !

Dimanche 26 septembre 7 h du soir

Crie le haut-parleur et la foule bruyante, criante, piaillante, s'écrase vers les stations de métro qui avalent tout ce monde pour les rejeter dans tous les coins de Paris. Nous qui avons encore dans les yeux la vision des mornes et plates plaines du Nord, nous sommes surpris. Puis poussés, happés et enfournés dans un métro, nous partons vers la gare de Lyon où nous attend notre hôtel.

Hébétés, nous remontons à la surface, aveuglés, nous voilà en plein jour. Nous respirons l'air frais et marchons au milieu de la foule qui passe et grouille sur les boulevards. Nous traînons nos bagages et avançons en groupe serré, pour ne pas être séparés. Nous arrivons enfin à l'hôtel.

Puis nous nous enfournons à nouveau sous terre pour prendre un nouveau métro qui nous conduit à proximité de chez les dames Remond (1) pour le souper, où nous retrouvons Jean qui nous a précédé. Bon gîte, bonne table, nous nous restaurons, arrosés d'une pluie de questions. Nous quittons ces dames, leur laissant Marguerite et Juliette qui restent pour coucher. Nous repartons vers notre hôtel. Il fait nuit, mais la lumière abondante remplace le soleil. Enfin, nous nous couchons et bientôt, au milieu de Paris, il y a huit dormeurs de plus.

Chapitre 12

Paris et ses merveilles ou une beauté fantastique.

Lundi 27 septembre

Le clairon sonne, nous nous levons, prenons un « café » (j'appellerai plutôt ça de l'eau sale), et en avant chez Jean, boulevard de Clichy. Nous avons l'intention d'aller respirer l'air pur à Montmartre. Nous voici à Clichy, c'est le quartier des cinémas, cafés et autres établissements de même genre. Nous montons à Montmartre, splendide basilique qui ne vaut pas Fourvière (2). Nous tirons plusieurs photos et visitons ce vieux quartier pittoresque. Nous redescendons et décidons de prendre un car pour l'Étoile.

Perdue dans Paris ou une course dramatique

Marguerite écrit une carte en attendant le car. Celui-ci arrivé, nous montons et nous nous serrons dedans. Nous voilà partis le long des grands boulevards parisiens. Voici soudain l'Arc de Triomphe majestueux, fier, grandiose dans la brume matinale. Nous descendons, 1,2,3,4,5,6 ,7,8… tiens, il en manque un ! Il en manque une ! C'est Marguerite ! On se regarde, on attend. Un autobus passe, un deuxième, pas de Marguerite ! Où est-elle ? A Montmartre ? Jean s'engouffre dans le métro en bousculant au passage deux femmes qui bavardaient en haut des marches. C'est alors qu'un nouvel autobus s'arrête et Marguerite en descend. Joie et soulagement, on presse Marguerite de s'expliquer.

Elle raconte qu'elle était en train de mettre sa carte à la boîte aux lettres lorsque le bus est arrivé. Elle nous voit monter, elle court, elle crie, l'autobus démarre, elle court toujours, vite, encore plus vite, atteint la station suivante, puis une autre, avec toujours un temps de retard sur le car. Les passants, les agents, surpris, la voient courir ventre à terre le long des rues. Voici Pigalle ! Marguerite n'en peut plus, elle s'arrête, essoufflée, au bord du trottoir, au loin, l'autobus tant convoité file en la narguant. Que faire, que ne pas faire, où aller, où ne pas aller ? Elle décide de monter dans le prochain bus, qui déjà se profile à l'horizon. En vitesse, elle monte dedans et descend en larmes à l'Étoile. Ouf, retrouvée, toute la famille est de nouveau réunie.

(1) *Il doit s'agir de Madame REMOND et de sa fille Anne-Marie. Cette dernière était une collègue de Marie Louise PERRET, à la Poste. Elle est également la marraine de sa fille Marguerite.*

(2) *Avis très chauvin. Paris se vengera quelques années plus tard quand la parisienne Christiane, femme du frère Jean Maillard, aura un avis nettement plus tranché devant Fourvière, s'écriant : « Oh que c'est laid ! ».*

Sauf Jean qui est parti pour rien. En attendant qu'il revienne, nous admirons l'Arc de Triomphe et les avenues grandioses. Jean de retour, nous nous dirigeons vers Saint Germain en Laye. Le train est à midi moins le quart et il est 11h20. Nous courrons vers un taxi. Le chauffeur ne veut pas nous prendre et fiche le camp. Nous nous dirigeons alors vers une bouche de métro en route vers la gare. Nous arrivons sur le quai 30 secondes avant le départ du train. Poussés par les portes automatiques, nous nous enfournons dans le wagon.

Arrivés au terminus à Saint Germain, nous descendons et sortons de la gare, lorsque brusquement, une traction noire arrive en trombe et freine devant nous. Nous voyons Claude Geng sortir de l'auto qui vient nous chercher. Nous nous engouffrons, nous nous serrons, nous nous écrasons dans la traction qui démarre cependant. A l'arrivée, Anne Marie Geng nous accueille, la table nous attend. Bonne chaire, gaîté et bonne humeur. Claude Geng nous quitte car il a du travail. Après le repas, nous partons visiter la superbe et formidable terrasse de Saint Germain et sa vue immense de 50 kms. Effrayant, tellement c'est beau ! Mais il faut rejoindre Paris.

Chapitre 13

Paris tout nous sourit- une visite historique

Lundi 27 septembre – après-midi

Nous revoilà sur le pavé parisien que nous martelons en cadence. Nous visitons le Palais de Chaillot où les délégués des Nations unies se disputent tant qu'ils peuvent pour essayer de faire la paix ! Il fait chaud mais la vue est belle, les jardins gracieux, les bassins très gais, la Tour Eiffel effilée et élancée se dresse devant nous. Nous passons dessous et continuons notre marche vers l'appartement des Perret en longeant les larges et spacieux quais de la Seine. Nous voici au pont de l'Alma où les zouaves sont toujours là.

Voici les Champs Élysées !!! Ça c'est Paris !

Nous remontons la large avenue où se croisent, se doublent toutes les plus splendides et les plus rapides autos. Ça tourne un peu la tête.

Nous arrivons chez les Perret et goûtant un peu de calme, nous soupons le soir et nous coucherons tous ici sauf Papa et Maman qui iront à l'hôtel où sont nos bagages.

La nuit se passe en un éclair.

Mardi 28 septembre

La visite reprend. C'est Notre Dame, la Sainte Chapelle, le vaste Luxembourg, puis le bois de Vincennes où l'on mange au bord de l'eau. Le zoo, les Invalides, le tombeau de l'empereur, de l'Aiglon, de Foch, les Tuileries et ses bassins, le Louvre et ses souvenirs, Saint Germain l'Auxerrois, l'Hôtel de Ville, la Seine.

Le soir nous rentrons chez les Perret.

Mercredi 29 septembre

Ça y est, nous rentrons à Lyon.

Réveil à 6 h et demi ! Adieu Paris ! Regrets, larmes aux yeux, nous partons pour la gare. En voiture, adieu Paris, le train roule très vite, Dijon, Châlons, Mâcon, Villefranche, Lyon.

Revoilà Lyon ! Oh que c'est calme !

Oh que c'est petit !

Mais on y est si bien !

§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§§